

mis, pressa le siège de la ville. Les habitants demandèrent bientôt à capituler. Le vainqueur leur accorda la vie sauve et le droit d'emporter leurs richesses; mais il les chassa de la ville, qu'il fit incendier pour apprendre aux peuples de l'Espagne ce qu'il y avait de vain dans la protection de Pompée, ce qu'il y avait de ridicule dans ses forfanteries.

La campagne suivante fut moins heureuse pour les Espagnols. Hirtuleyus, un de leurs chefs, qui combattait dans l'Espagne ultérieure, fut battu par Métellus et périt dans le combat. Il est vrai que Sertorius enleva au parti de Pompée la ville de Contrébia; mais cet avantage ne compensait que bien faiblement les pertes qu'il avait éprouvées. L'année d'après commença également d'une manière fâcheuse. Sertorius était près de la source de l'Èbre, lorsqu'il apprit que Pompée venait de battre Perpenna dans le pays des Édétains, et de lui enlever la ville de Valentia. Il accourut en toute hâte pour s'opposer à ses progrès, et se disposait à lui livrer bataille, lorsqu'il reçut avis de la défaite du corps d'armée qu'il avait opposé dans l'Espagne citérieure aux efforts de Métellus. On l'avertissait que celui-ci s'avancait à marches forcées pour joindre ses forces à celles de Pompée. Dans la crainte que cette nouvelle ne se répandît, et ne jetât le découragement dans les rangs de ses soldats, et pour être plus sûr de la discrétion du messager, il tira son épée et le tua; ensuite il donna le signal du combat. La lutte fut acharnée; mais l'impétuosité de Sertorius décida la victoire. Pompée lui-même faillit être pris: attaqué par plusieurs soldats africains, il coupa la main de l'un de ceux qui le pressaient davantage; mais il fut lui-même blessé. Il était entouré d'ennemis, et ne pouvait éviter d'être tué ou de tomber en leur pouvoir, s'ils ne se fussent mis à se disputer les riches caparaçons qui couvraient son cheval. Il profita de leur avidité pour leur échapper par la fuite. Le lendemain, les débris de l'armée vaincue furent vigoureusement pour-

suivis; encore un jour, elle eût été complètement anéantie; mais Métellus arriva au secours de son collègue. Ce contre-temps causa un chagrin extrême à Sertorius, et on lui entendit répéter: « Si cette *vieille* (c'est ainsi qu'il appelait Métellus) fût venue « plus tard, j'aurais renvoyé à Rome « ce petit garçon bien fustigé. » Cependant ce n'était pas aussi sans avoir fait des pertes cruelles que Sertorius avait remporté une victoire longtemps disputée. Il jugea que la prudence ne lui permettait pas d'exposer le sort de l'Espagne aux chances d'une seconde bataille, et il se retira. Métellus devint si glorieux de l'avoir fait reculer, les avantages qu'il avait remportés firent naître dans son esprit un orgueil si ridicule, qu'il marchait constamment accompagné de poètes pour célébrer ses louanges, et qu'il se faisait rendre des honneurs presque divins. Cependant il s'en fallait de beaucoup que Sertorius fût vaincu. Il combattit au contraire pendant plusieurs années avec avantage contre les deux préconsuls, qui se trouvèrent, au bout de peu de temps, épuisés d'hommes et d'argent. Pompée, pour obtenir des secours, écrivit au sénat une lettre menaçante. Métellus, dans le but de mettre fin à la guerre, eut recours à un autre moyen: il mit la tête de Sertorius à prix. Il fit répandre une proclamation par laquelle il promettait cent talents d'argent et vingt mille mesures de terre à celui qui tuerait Sertorius. Cette infâme provocation sema la défiance dans le camp du proscrit.

Depuis longtemps, celui-ci avait auprès de lui une garde formée d'hommes choisis, qu'il appelait ses dévoués (*devoti*), et qui, dans l'idiome du pays, recevaient le nom de *soldures*. Ce mot mérite d'être remarqué, car il prouve combien la langue et les coutumes des Celtes étaient encore répandues en Espagne. Les soldures étaient considérés par les Gaulois et par les Celtes comme l'élite de leurs guerriers; ils suivaient un chef, non pour le salaire qu'ils en recevaient, mais par dévouement, et ils faisaient serment de

ne pas lui survivre. César (*) affirme que, de mémoire d'homme, on n'avait vu parmi les Gaulois un soldure refuser de mourir lorsque le chef dont il avait suivi la fortune avait été tué. Plusieurs de ces hommes dévoués à Sertorius étant tombés entre les mains des soldats de Pompée, les frappèrent d'étonnement et d'admiration par l'exaltation de leur courage : ils mordaient leurs chaînes, et tendaient la gorge à leurs camarades en leur demandant la mort; car ils regardaient comme le plus affreux des maux, comme le plus ignominieux des supplices, d'être séparés du chef auquel ils s'étaient attachés. On comprit que la proclamation de Métellus eut pour effet nécessaire de donner une importance plus grande aux soldures de Sertorius; et, soit que le danger nouveau dont ce général était menacé les eût davantage placés en évidence, soit qu'il leur eût réellement témoigné plus de bienveillance, ils devinrent un objet de jalousie pour les autres troupes. Les Espagnols et les Romains qui étaient dans son camp ne se regardaient plus qu'avec méfiance. D'un autre côté, l'esprit de Sertorius, naturellement franc et généreux, s'aigrit à la suite de quelques revers. La preuve des trahisons qui se tramaient autour de lui le rendit soupçonneux. Il commit quelques actes d'une cruelle sévérité, bien éloignés de son caractère habituel. Pour punir quelques fautes ou quelques crimes dont l'histoire ne nous a pas transmis le souvenir, il fit mettre à mort plusieurs des jeunes gens qui étudiaient à Osca. Il en fit vendre d'autres comme esclaves. Il fit traître quelques villes avec sévérité, et perdit par ces rigueurs une partie de l'affection que les Espagnols lui avaient vouée. Une conjuration ne tarda pas à se tramer dans le camp même de Sertorius. L'orgueilleux Perpenna, dont la famille était noble, ne se voyait qu'à regret l'inférieur d'un plébéien. De concert avec plusieurs officiers romains, il préparait la mort de ce grand capitaine. C'est

au milieu d'un repas qu'ils avaient résolu de le frapper; mais comme Sertorius n'acceptait pas ordinairement les invitations qui lui étaient faites, voici à quelle ruse ils eurent recours : ils lui firent remettre une lettre fautive, par laquelle un de ses lieutenants lui adressait les détails d'une victoire remportée sur les ennemis. Cette heureuse nouvelle produisit sur lui l'effet qu'on en attendait. Il ne put refuser d'assister à un festin que donnait Perpenna pour célébrer le succès de ses armes. Au commencement du repas, les convives se comportèrent comme des gens graves et sérieux; mais peu à peu ils s'animent, leurs propos devinrent grossiers et pleins de licence. Sertorius, attribuant leurs paroles à l'ivresse, s'abstint de leur faire des représentations; mais, pour indiquer qu'il ne voulait plus prendre part à la conversation, il s'étendit sur son siège. En ce moment, Perpenna laissa tomber sa coupe à terre. C'était le signal convenu. Un des conjurés s'élança sur Sertorius et le blessa d'un coup de poignard. Ce général voulut se lever; mais l'assassin le retint couché sur son siège, tandis que les autres conjurés le frappaient pour achever de lui donner la mort.

C'est ainsi que périt, victime de la trahison, celui que Métellus et Pompée n'avaient pu vaincre. Lorsqu'il fut si lâchement immolé, il y avait huit ans déjà qu'il avait établi son pouvoir dans la Péninsule. Il est le troisième chef espagnol que, dans un espace de soixante-sept ans, nous ayons vu mourir assassiné par suite de la provocation des Romains : Viriathes en 613, Salinator en 672, et Sertorius en 680. Qu'étaient donc devenues les antiques vertus de la république?

La nouvelle de ce crime remplit tous les Espagnols de consternation. Ils comprirent toute l'étendue de leur perte, et les auteurs de cet attentat furent voués à l'exécration publique. Le désespoir fut général. Les soldures n'oublièrent pas le serment qu'ils avaient fait de ne pas survivre à leur chef; et l'épithape gravée sur le tombeau qui leur fut élevé nous apprend

(*) César, *De Bello Gallico*, l. iiii.

qu'ils se tuèrent en combattant les uns contre les autres (*).

Un nommé Bebricius de Calagurris se dévoua également aux mânes de Sertorius (**).

L'horreur et le mépris que Perpenna inspirait s'augmentèrent encore lorsqu'on apprit que, dans son testament, Sertorius l'avait institué pour héritier, et que c'était à lui que le commandement de l'armée était déferé. Il est vrai que l'assassin ne jouit pas longtemps du prix de son crime. Attaqué, battu et fait prisonnier par Pompée, il crut racheter sa vie en livrant à ce proconsul la correspondance que Sertorius avait entretenue avec plusieurs membres du sénat de Rome.

(*) Voici leur épitaphe :

Hic multæ quæ se manibus
Q. Sertorii turmæ et terræ
Mortalium omnium parenti
Devoere, dum, eo sublato,
Supresse tæderet, et fortiter
Pugnando invicem cecidere,
Morte ad præsens opatâ jacent.
Valete posteri.

Ici reposent maintenant, frappés d'une mort qu'ils ont désirée, les guerriers nombreux qui se sont dévoués aux mânes de Quintus Sertorius et à la terre-mère commune des mortels, parce qu'il leur était insupportable de survivre au chef qui leur était enlevé; ils sont tombés en combattant avec courage les uns contre les autres. Adieu à nos descendants.

(**) Voici son épitaphe :

DIIS MANIBUS Q. SERTORII
ME BEBRICIUS CALAGURRITANUS
DEVOVI, ARBITRATUS
RELIGIONEM ESSË, EO SUBLATO
QUI OMNIA CUM DIIS IMMORTALIBUS
COMMUNIA HABEBAT,
ME INCOLUMEM RETINERE ANIMAM.
VALE LECTOR QUI HEC LEGIS,
ET MEO DISCE EXEMPLE
FIDEM SERVARE.
IPSA FIDES ETIAM MORTUIS PLACET
CORPORÈ HUMANO EXVITI.

Moi, Bebricius de Calagurris, je me suis dévoué aux mânes de Quintus Sertorius, pensant qu'il y avait impiété à conserver la vie après la perte de celui qui avait tout commun avec les dieux immortels. Adieu lecteur; apprends par mon exemple à garder la fidélité à tes amitiés. La foi est agréable même à ceux qui ont dépouillé leur enveloppe humaine.

Pompée méprisa cette lâcheté nouvelle. Il jeta au feu, sans les lire, les lettres qui lui étaient remises, et il fit décapiter le traître. Ceux des conjurés dont Pompée ne fit pas justice périrent tous promptement d'une manière misérable. Un seul survécut, mais ce fut pour vieillir dans la misère au fond d'un village, où il était pour tout le monde un objet d'exécration et de mépris.

Au reste, l'assassinat de Sertorius et l'exécution de Perpenna ne mirent pas fin à la guerre. Les débris du parti de Sertorius luttèrent encore pendant deux années. Les Romains furent obligés de faire le siège de plusieurs villes. Il en est un surtout qui est resté célèbre par la constance et par le malheur des assiégés. Les habitants de Calagurris, réduits à la plus affreuse famine, furent contraints à se nourrir de cadavres; et, pour se ménager pendant plus longtemps cette horrible ressource, ils salèrent les corps de ceux qui mouraient en combattant; aussi leurs souffrances passèrent-elles en proverbe à Rome. Pour exprimer les angoisses du besoin, on disait: une *faim calagurritaine*. Malgré cette résistance désespérée, la ville fut prise et les habitants passés au fil de l'épée. Le sort de Calagurris jeta l'épouvante dans l'âme de ceux qui auraient encore pu tenter de se défendre; et la guerre de Sertorius fut terminée.

Pompée ne voulut pas quitter l'Espagne sans y avoir réparé en partie les désastres causés par cette lutte terrible. On dit qu'il fit embellir Pampelune, et qu'il lui donna le nom de *Pompeopolis*, c'est-à-dire, ville de Pompée (*). Ce fait et cette étymologie du nom que porte aujourd'hui la capitale de la Navarre sont révoqués en doute par beaucoup d'auteurs.

Ce qui est plus certain, c'est qu'il fit élever, dans les Pyrénées, des trophées pour perpétuer le souvenir de ses

(*) Strabon, livre III, dit que l'ancien nom de Pampelune était *Iruni*. *Ir-un* en basque signifie *la ville bonne*. C'est encore le nom d'une ville qui existe aujourd'hui sur la frontière de la Biscaye.

victoires. Ensuite il se rendit à Rome, où il se fit accorder, ainsi qu'à Métellus, les honneurs du triomphe.

Guerre de César contre Pompée, puis contre ses fils. — L'Espagne passe entre les mains d'Octave. — De l'ère espagnole ou de sofar ; des deux guerres de Cantabrie. — De nouvelles guerres viendront bientôt ensanglanter la Péninsule ibérique. Mais, cette fois, la lutte ne s'élèvera plus entre Rome et l'Espagne. On ne combattra plus pour savoir si cette dernière restera libre, ou bien si elle sera asservie ; ce seront les Romains qui se déchireront entre eux ; on verra marcher aigle contre aigle, et légion contre légion. Ce sera le sort de la république, la destinée du monde qui se décidera sur les bords de l'Èbre et du Bétis. Ces événements se rapportent donc bien plus à l'histoire de Rome qu'à celle dont nous nous occupons spécialement ; ils ne sont qu'un accessoire de notre sujet ; aussi nous n'en parlerons que d'une manière excessivement succincte.

César, qui devait jouer le plus grand rôle dans ces sanglantes dissensions, vint pour la première fois en Espagne comme questeur de l'armée d'Anthistius Tuberon, préteur de l'Espagne ultérieure. On dit qu'ayant trouvé à Cadix, dans le temple d'Hercule, la statue d'Alexandre, il versa des larmes. Il avait alors trente et un ans, et il pleurait en songeant qu'à son âge Alexandre avait déjà conquis toute l'Asie, tandis que lui, il n'avait encore pu rien faire pour rendre son nom célèbre. Il retourna à Rome pour revenir, une année plus tard, en qualité de préteur de l'Espagne ultérieure. Il trouva le pays assez tranquille, et seulement troublé de temps en temps par les incursions qu'y faisaient les habitants du mont Herminius. César leur fit la guerre, les contraignit à venir habiter dans la plaine, et, quand le temps de son gouvernement fut expiré, il revint à Rome, où les honneurs du triomphe l'attendaient. Il obtint aussi le consulat. Il avait pour collègue Calpurnius Bibulus ; mais il

contraignit bientôt celui-ci à quitter la place ; et, en s'unissant à Crassus et à Pompée, il forma le premier triumvirat. Les triumvirs se firent donner le gouvernement des provinces les plus importantes de la république. Pompée eut l'Espagne et l'Afrique en partage ; César, chargé du commandement des Gaules, acheva de soumettre ce pays, et porta ses conquêtes jusque dans la Grande-Bretagne. Sa gloire et son ambition étaient devenues menaçantes pour Pompée, qui obtint contre lui un décret du sénat. On ordonnait au vainqueur des Gaules de quitter sa province et le commandement de son armée, sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie.

Marc-Antoine, qui était alors tribun du peuple, protesta contre ce décret ; mais, pour se soustraire aux violences auxquelles cette protestation l'avait exposé, il fut obligé de fuir déguisé en esclave. Il alla rejoindre César, qui représentait le parti démocratique. Celui-ci, sous le prétexte de venger les droits du magistrat populaire contre les attaques des patriciens, franchit le Rubicon, qui formait la limite de son gouvernement, et marcha rapidement sur Rome. Ni Pompée, ni les consuls Métellus et Cornélius Lentulus n'avaient une seule légion à lui opposer. Ils furent donc forcés de prendre la fuite. Ils se retirèrent d'abord à l'extrémité de l'Italie, d'où ils passèrent en Macédoine, pour s'y défendre avec les légions d'Orient.

Cependant César, après avoir affermi dans Rome la domination de son parti, après s'être assuré de la possession de l'Italie entière, voulut enlever encore l'Espagne à son rival. Il se mit en route à la tête de son armée ; avant de passer les Pyrénées, il crut important de s'emparer de Marseille, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes. Mais, comme le siège durait plus longtemps qu'il ne l'avait espéré, il laissa devant cette ville une portion de son armée, pour se rendre, avec le reste, dans la péninsule Ibérique.

Pompée, prévoyant bien que César ne tarderait pas à attaquer ce pays ;

avait envoyé des instructions à ses lieutenants. Voici comment le commandement était réparti entre eux : Afranius, avec trois légions, occupait l'Espagne citérieure; Pétreius, avec deux légions, était stationné dans la Lusitanie. Varron n'en avait qu'une pour défendre le pays qui se trouve entre le fleuve Anas et la Méditerranée. Pompée avait recommandé à Pétreius et Afranius de réunir leurs forces pour empêcher le passage des Pyrénées, tandis que Varron protégerait les frontières maritimes. Trois légions de César, commandées par Caius Fabius, un de ses lieutenants, forcèrent les défilés des Pyrénées que défendaient les Pompéiens; tandis que lui-même, avec une autre partie de son armée, alla débarquer à Emporium. Par des manœuvres habiles, par des marches savantes, il eut bientôt vaincu les lieutenants de Pompée. On prétendit aussi qu'il ne devait pas cette prompte victoire seulement à la force de ses armes, et que Varron lui avait vendu sa province. Quoi qu'il en soit, l'Espagne tout entière ne tarda pas à se déclarer en sa faveur. Il en confia le commandement à Cassius et à Lépide, ensuite il revint rapidement à Rome, où il avait été nommé dictateur. De là, il passa en Epire, détruisit l'armée de son rival à la célèbre journée de Pharsale. Le chef du parti des patriciens, ce Pompée que ses contemporains avaient honoré du nom de grand, prit honteusement la fuite; et en débarquant en Egypte, où il allait chercher un refuge, il tomba sous le fer des assassins que Ptolémée avait envoyés au-devant de lui. Après sa mort, ses fils Cnéius et Sextus vinrent porter la guerre en Espagne. Ils étaient à la tête d'une puissante armée, et avaient dans ce pays de nombreux partisans; aussi beaucoup de villes se déclarèrent-elles pour eux. Bientôt ils se virent maîtres de presque toute la Péninsule.

Pendant ce temps, César, forcé de rester à Rome pour y assurer sa puissance, se contenta d'envoyer à ses lieutenants quelques secours, afin qu'ils pussent se défendre contre les Pom-

péiens. Enfin il passa lui-même en Espagne. Après plusieurs engagements partiels, on livra, près de la ville de Munda, une bataille générale. La victoire fut disputée avec tant d'acharnement, que César, voyant les siens faiblir, saisit un bouclier et se jeta à pied dans la mêlée. Aussi répétait-il qu'il avait souvent combattu pour l'honneur et pour la gloire, mais qu'à Munda il avait combattu pour sa vie.

Cnéius Pompée, fuyant devant le vainqueur, voulut gagner par mer l'Espagne citérieure; mais une blessure qu'il avait reçue à l'épaule s'étant envenimée, il ne put supporter le roulis du bâtiment, qui lui causait de violentes douleurs. Il fallut qu'on le descendît à terre. Ses soldats le transportaient dans une litière, cherchant partout un endroit pour le cacher, car ils étaient vivement poursuivis. Enfin ils se retirèrent dans une caverne, où ils ne tardèrent pas à être découverts et attaqués. Cnéius Pompée fut tué, et l'on porta sa tête à César. Quant à Sextus, son frère, il fut assez heureux pour se réfugier dans les montagnes de l'Espagne citérieure. Toute la Péninsule était au pouvoir du vainqueur, et beaucoup de villes, non contentes de se ranger sous sa domination, abandonnèrent leur nom pour y substituer le sien. Ainsi *Attubi* s'appela *Claritas Julia*; *Evora*, *Liberalitas Julia*; *Iliturgi*, *Forum Julium*. César était au comble du pouvoir. Il avait été déclaré dictateur perpétuel. On parlait même de lui donner le nom de roi; mais il ne jouit que cinq mois d'une puissance qu'il avait eu tant de peine à acquérir, et il tomba sous le fer des assassins.

Dès l'instant où César avait quitté l'Espagne, Sextus Pompée était sorti de ses montagnes pour lever de nouveau l'étendard. Il avait rallumé la guerre dans la Celtibérie, et remporté de grands avantages sur Asinius Pollion, à qui César en avait confié le commandement. Après la mort du dictateur, le sénat fit offrir à Sextus la restitution de ses biens et le commandement de la flotte, s'il voulait cesser

la guerre. Celui-ci eut la sagesse de préférer une paix avantageuse aux chances d'une lutte dont les résultats paraissaient incertains, et l'Espagne fut encore une fois pacifiée.

Cependant un nouveau triumvirat s'était formé. Octave, l'héritier et le neveu de César, Marc-Antoine et Lépide, s'étaient partagé les provinces romaines. Lépide avait eu l'Espagne avec la Gaule narbonnaise. Le reste de la Gaule avait été attribué à Marc-Antoine. L'Italie, la Sardaigne, la Sicile et l'Afrique, étaient échues à Octave. Quant aux provinces de l'Orient, les triumvirs ne les partagèrent pas, parce qu'elles étaient occupées par Brutus et par les autres assassins de César. Bientôt Lépide ayant été nommé consul, fut obligé de quitter l'administration de l'Espagne. Cette province passa entre les mains d'Octave, qui la fit gouverner par le propréteur Cnéius Domitius Calvinus. Celui-ci ayant apaisé quelques troubles qui s'étaient élevés dans le pays et l'ayant rangé presque en entier (*) sous la domination d'Octave, un décret déclara que désormais l'Espagne serait tributaire de Rome; qu'elle payerait chaque année une somme déterminée, *æra singulorum annorum*. Cet acte servit de point de départ à un nouveau système de chronologie. On commença à compter ce qu'on appelle l'ère d'Espagne ou de César-Auguste. Elle a commencé en l'année 704 après la fondation de Rome, trente-huit ans avant la naissance du Christ, qui par conséquent a eu lieu en l'an 39 de l'ère espagnole ou 753 de Rome. Cette manière de compter les années a été usitée en Aragon jusqu'à l'année 1358 de l'ère chrétienne; en Castille jusqu'à 1383, et en Portugal jusqu'à 1415.

Les Maures d'Espagne n'ayant pas de mot qui correspondît précisément au mot ère, avaient appelé les années de l'ère d'Espagne les années de so-

(*) Les Romains n'avaient pas encore pénétré chez les Astures, et n'avaient dompté ni les Vascons ni les Cantabres.

phar (*), c'est-à-dire les années de cuivre, parce que le mot *sophar* répond précisément au latin *æs*, dont le mot ère est dérivé.

Le décret d'Octave fut bientôt suivi d'une disposition nouvelle qui changea la division territoriale du pays et sépara l'Espagne en trois provinces: la Bétique, la Lusitanie et la Tarraconaise. Octave laissa au sénat le gouvernement de la Bétique, considérée comme la plus soumise et la plus tranquille des trois provinces. Elle fut appelée Sénatoriale. Les deux autres, regardées comme plus guerrières et plus turbulentes, furent des provinces impériales; car César avait reçu le titre d'empereur, et au nom de César qu'il avait pris comme successeur de son oncle, le sénat avait ajouté le surnom d'Auguste. César-Auguste concentra toutes les forces militaires de l'Espagne dans les deux provinces qu'il s'était attribuées. Il se montra prudent en agissant de cette manière; car deux peuples de la Tarraconaise qui n'avaient pas encore été subjugués commencèrent à faire des incursions dans le pays soumis à la domination romaine. L'empereur se disposait en ce moment à passer dans les îles Bri-

(*) C'est à l'obligeance du savant M. Reynaud, employé de la bibliothèque royale, que je dois cette explication, et je saisis avec empressement une occasion de rendre hommage à l'inépuisable complaisance des employés de ce magnifique établissement. Je ne parle pas du zèle avec lequel ils remplissent leurs fonctions: tout le monde a pu le mettre à l'épreuve; mais ils vont plus loin encore, et jamais on ne s'est adressé en vain à eux pour obtenir un renseignement que leur science et leur érudition leur permettent toujours de donner. C'est ainsi que j'ai été guidé par M. Alp. de Longperrier dans le choix des médailles dont la gravure est jointe à cet ouvrage. Il m'a donné l'interprétation des légendes arabes inscrites sur les pièces d'Hesham et de Suleiman. M. Reynaud a bien voulu me fournir entière la légende de la monnaie mozarabe inédite d'Alphonse VIII, dont quelques mots se trouvent effacés sur la médaille de la bibliothèque royale.

tanniques pour en achever la conquête. Il changea de dessein. Après avoir fait ouvrir le temple de Janus, qui, pour la troisième fois depuis la fondation de Rome, avait été fermé lors de sa victoire sur Marc-Antoine, il rassembla une armée puissante, et réunit aussi une flotte sur la mer Cantabrique pour empêcher que les ennemis ne pussent recevoir de secours par mer. Les Cantabres, en voyant les forces dont disposaient les Romains, se gardèrent bien de descendre dans les plaines pour y livrer une bataille. La guerre d'embuscades, d'escarmouches, de surprises, où la connaissance des localités, la force et la valeur de chaque individu entrent pour beaucoup dans le succès, pouvait seule leur être avantageuse; mais eux montagnards, qui attaquaient sans ensemble ou se retiraient sans ordre, ne devaient pas songer à livrer de grandes batailles, où la victoire dépend autant de la discipline et de la tactique des combattants que de leur courage et de leur impétuosité. Cependant, après beaucoup de tentatives inutiles pour les amener à un combat général, les Romains, en feignant de fuir, parvinrent à les attirer en plaine auprès de la ville de Vellica. Au premier choc, les Cantabres furent mis en déroute. Ils se retirèrent en fuyant; mais comme ils ne pouvaient se diriger du côté de la mer, où ils eussent rencontré d'autres Romains, ils se jetèrent dans le pays des Astures, et se réfugièrent sur une hauteur que les Romains appelaient le mont Vindius. Elle était très-escarpée; aussi les Romains n'essayèrent-ils pas de l'escalader. Il eût été imprudent de vouloir lutter à la fois contre la difficulté des lieux et contre des gens qui se battaient en désespérés; mais ils entourèrent la montagne entière d'un retranchement qui n'avait pas moins de quinze milles (*) de développement. Privée ainsi de toute communication avec le reste du pays, l'armée des Cantabres et des Astures se vit bientôt réduite à la plus horrible famine; mais préférant mourir

plutôt que de se rendre, ils se tuèrent entre eux. Beaucoup, dit-on, eurent recours au poison pour se procurer la mort. Enfin les Romains firent vingt-trois mille prisonniers. Ils eurent la cruauté de soumettre quelques-uns des captifs à d'horribles supplices; mais ceux-ci les endurent en chantant. On vendit comme esclaves ceux qui furent considérés comme les plus dangereux, c'est-à-dire les plus braves. Enfin on essaya d'en incorporer un certain nombre dans les légions. Il restait encore à vaincre les Astures, dont une partie s'était jetée dans la Lusitanie, tandis que les autres n'avaient pas quitté le sol de leur patrie. Octave divisa ses forces en deux armées. L'une, sous le commandement de Carisius, alla combattre dans la Lusitanie. Les Astures vinrent d'eux-mêmes à sa rencontre pour lui livrer bataille. La lutte dura deux jours entiers; enfin le lieutenant d'Octave resta vainqueur. Celui-ci, de son côté, prit Lancia, principale place forte des Astures et leur centre d'action; en sorte qu'ils ne tardèrent pas à succomber entièrement.

Dès que la tranquillité eut été rétablie, César-Auguste s'occupa de la rendre durable en élevant des forteresses, en fondant des villes qui pussent tenir les populations en respect. Il fonda au pays des Astures une ville qu'il fit habiter par deux légions, et qui en reçut le nom de *Legio septima gemina*. Sur la frontière qui séparait la Bétique de la Lusitanie, le long du fleuve Anas, il éleva une ville destinée à servir de retraite aux vétérans de son armée. Aussi reçut-elle le nom de *Augusta-Emerita* (*). Un peu plus bas, en suivant le cours du même fleuve, il fonda *Pax-Augusta*, aujourd'hui Badajoz. La ville de Bracara, du pays des Gallaiques, reçut beaucoup de vétérans au nombre de ses habitants, et prit le surnom d'*Augusta*. Enfin, dans la vallée de l'Ebre, Salduba fut agrandie, et changea son

(*) 20 kilomètres.

6^e Livraison. (ESPAGNE.)

(*) Emeriti, vétérans; c'est aujourd'hui Mérida.

nom en celui de Cæsar-Augusta. L'empereur fit aussi ouvrir, dans les montagnes des Cantabres et des Astures, beaucoup de mines que, jusqu'à ce jour, les habitants n'avaient pas su exploiter. Enfin, après avoir entièrement pacifié la Péninsule, il retourna à Rome, et le temple de Janus fut fermé pour la quatrième fois. Néanmoins la paix fut de courte durée. Les Cantabres et les Astures cherchèrent bientôt à reconquérir leur liberté. Par la promesse de distribuer gratuitement du blé aux soldats romains cantonnés sur leur territoire, ils les attirèrent dans un piège, les attaquèrent à l'improviste, et en massacrèrent une grande partie. Lucius Emilius, qui gouvernait la Tarraco-naise, tira vengeance de cette trahison. Il attaqua les Cantabres, détruisit leurs terres, brûla leurs villages, et fit couper les mains à tous ceux qui tombèrent en son pouvoir. La cruauté de ces représailles ne fit qu'animer davantage les Cantabres et les Astures; et, dès que le temps du gouvernement de Lucius Emilius fut expiré, ils se levèrent en masse et firent éprouver de nombreux échecs aux troupes envoyées pour les réduire. Agrippa, qui se trouvait alors dans la Gaule, fut chargé de passer en Celtibérie pour soumettre les habitants. Il était persuadé qu'en peu de temps il terminerait cette entreprise; mais il avait eu tort de se flatter d'un prompt succès. L'impétuosité de ces barbares, leurs cris sauvages effrayèrent ses soldats, qui, plus d'une fois, prirent la fuite. Agrippa, pour rétablir la discipline, fut obligé de menacer les Romains de toute la rigueur des lois militaires; et une de ses légions ayant faibli devant l'ennemi, il la déclara indigne de porter le nom de *Legio-Augusta*. Cette sévérité ranima la vigueur de son armée. Enfin, après cinq années de combats, il parvint à subjuguier les Cantabres et les Astures. A partir de ce moment, l'Espagne fut entièrement soumise à la domination romaine, et Auguste put ne s'occuper que du soin d'y protéger le commerce, l'agriculture et les beaux-arts. La tran-

quillité ne fut plus troublée que par les courses de quelques brigands. Le plus célèbre et le plus dangereux d'entre eux était un certain Corocota. Comme toutes les tentatives pour le prendre avaient été inutiles, César fit promettre une somme d'argent à qui le livrerait. Corocota ne vit qu'un seul moyen de se soustraire à cette proscription. Il se rendit à Rome, et ayant été admis devant l'empereur, il lui déclara franchement qui il était, et réclama la récompense due à celui qui le livrerait. Auguste, frappé de sa franchise et de sa hardiesse, lui fit payer la somme promise, à condition qu'il vivrait désormais en honnête homme. Corocota s'y engagea, et tint sa parole.

Auguste fit tout ce qui était en son pouvoir pour mériter l'amour des peuples soumis à sa puissance. Ce fut sous son gouvernement que, pour la première fois, un étranger obtint, à Rome, la dignité consulaire. Cette dérogation aux coutumes de la république eut lieu en faveur d'un Espagnol, Lucius Cornélius Balbus, né à Cadix, qui s'était distingué dans la guerre contre Sertorius.

On rapporte d'Auguste des actes de clémence et des réparties spirituelles qui justifient l'amour que les peuples de la Péninsule avaient pour cet empereur. On disait en sa présence qu'un nommé *Ælianus* de Cordoue avait mal parlé de lui : « *Je voudrais bien, répondit-il au délateur, que vous pussiez me prouver cela; je ferais voir à cet Ælianus que j'ai aussi une langue; j'en dirais de belles sur son compte (*)*. »

L'enthousiasme des Espagnols pour Auguste fut tel, qu'on lui rendit des honneurs presque divins, dont il avait quelquefois lui-même le bon esprit de rire. Les habitants de Tarragone lui ayant expédié des députés pour lui annoncer qu'une palme était sortie

(*) *Velim, inquit, hoc mihi probes, faciam sciat Ælianus, et me linguam habere : plura enim de eo loquar.* Suétone, *Vie d'Auguste*.

d'un autel qui lui était consacré (*), « Cela prouve, répondit-il en souriant, « que vous n'y faites pas souvent de « sacrifices. »

Il fit percer des routes, creuser des canaux; enfin, il sut, à force de bienfaits, faire oublier les proscriptions du triumvir, et se rendre digne du nom de père de la patrie qui lui fut déferé.

Tibère empereur. — Mort de Jésus-Christ. — Établissement du christianisme. — De la venue de saint Jacques en Espagne. — Légende de la fondation de Notre-Dame del Pilar. — Francs en Espagne. — Concile d'Iliberri. — Hérésie de Priscillien. — Conciles de Saragoze et de Tolède.

— Sous les empereurs, le sort de la péninsule Ibérique fut le même que celui des autres provinces romaines; aussi ne dirons-nous de leur histoire que ce qui se lie intimement à notre sujet, ou ce qui devait modifier les habitudes et les croyances des Espagnols. Ainsi, un événement qui a changé la face du monde entier s'accomplit sous le règne de Tibère, successeur d'Auguste. Jésus-Christ mourut sur la croix, et la foi nouvelle qui venait régénérer tous les peuples de la terre, se répandit avec rapidité dans les diverses parties de l'empire; ce fut, disent les chroniqueurs, saint Jacques, fils de Zébédée, surnommé le Majeur, qui prêcha le christianisme aux Espagnols. Ce fut aussi lui, dit-on, qui fonda, dans la ville de César-Auguste, l'église célèbre de Notre-Dame del Pilar.

(*) Nous n'avons qu'un mot en français pour rendre les mots latins *ara* et *altare*, qui, cependant, n'ont pas la même signification. On entendait par *ara* un espace libre à ras de terre. C'était le terrain consacré où était conduite l'hostie et où elle tombait sous la hache du sacrificateur, tandis que l'*altare* était un massif élevé et proprement ce que nous appelons un autel. Par cette distinction on explique facilement le passage de Festus, qui rapporte qu'un palmier avait poussé de lui-même dans l'*ara* du temple de Jupiter Capitolin pendant le cours de la guerre punique, et que ce palmier étant mort, il avait été remplacé par un figuier.

Voici comment Luis Lopez (*) raconte la fondation de ce fameux sanctuaire :

« Le 12 octobre de l'année 38, ou, « selon d'autres, de l'année 39 après la « naissance de Notre-Seigneur, saint « Jacques Zébédée étant le long de « l'Ebre à prier avec ses disciples, s'é- « loigna d'eux d'environ un jet de « pierre. On pouvait être alors au « milieu de la nuit. Tout à coup les « sombres voiles, les nuées épaisses « qui couvraient le ciel se déchirèrent; « la lumière la plus éclatante rem- « plaça l'obscurité de la nuit. Au mi- « lieu de milliers d'anges, dont la sa- « crée milice servait de cortège et de « garde à leur reine et souveraine, ap- « parut en chair et en âme la prin- « cesse du ciel, la mère de Dieu. Elle « reposait sur une colonne ou pilier « de jaspe, que d'autres appellent du « marbre de couleur. Flavius Dextrus « affirme qu'elle était accompagnée de « saint Jean l'Évangéliste. A peine la « lumière avait-elle chassé les ténèbres, « qu'on entendit des accords et des « voix célestes, accompagnées par de « nombreux instruments. Elles répé- « taient la salutation angélique.

« La sainte Vierge, avec un visage « radieux et bienveillant, s'abaissa vers « la terre, qui, désireuse de tant de « gloire, semblait se réjouir au con- « tact des pieds divins. Elle se tourna « vers le bienheureux Zébédée, et lui « adressa ces paroles : C'est ici, Jac- « ques, ô mon fils, l'endroit où je dois « être honorée; c'est ici que doit s'é- « lever un temple à ma gloire; car ce « pilier sur lequel tu me vois placée, « mon fils me l'a envoyé du ciel, et « c'est près de lui que tu construiras « un autel. Dans ce lieu, la vertu du « Très-Haut qui a opéré en moi la « plus grande des merveilles, se ma- « nifestera par des signes prodigieux « à ceux qui viendront implorer ma « faveur et mon secours. Que ce pilier « reste en cette place jusqu'à la fin du « monde; jamais il n'y manquera de « chrétiens pour adorer le nom de mon « fils Jésus-Christ.

(*) Excelencias de Saragoza, fol. 239. Luis Lopez.

« Saint Jacques construisit une chapelle simple dans l'origine, et dont la piété des fidèles eut bientôt fait un temple magnifique. »

Le fils de Zébédée, après avoir prêché le christianisme en Espagne, retourna à Jérusalem. L'empereur Claude venait de faire Hérode-Agrippa roi des Juifs, et celui-ci crut, en martyrisant saint Jacques, inaugurer dignement son élévation au pouvoir. Les disciples du saint recueillirent son corps, le mirent dans un navire, qui, après avoir traversé la Méditerranée, franchi le détroit de Gibraltar, et suivi la côte occidentale de la Péninsule, vint aborder à l'extrémité du pays des Gallaïques, près de la ville de *Iria Flavia*, aujourd'hui *el Padrón*. Le 30 décembre, on ne sait au juste de quelle année, le corps de saint Jacques fut transporté de cet endroit à Compostelle, où il resta longtemps oublié. Ce fut seulement au temps d'Alphonse le Chaste que des miracles vinrent manifester sa présence.

Il s'écoula environ un quart de siècle depuis le martyre de saint Jacques jusqu'au moment où Titus, accomplissant les décrets de Dieu, vint prendre Jérusalem et détruire le temple. Cet événement ne fut pas sans influence sur le sort de l'Espagne, car le général romain fit un grand nombre de prisonniers, qu'il dispersa dans les diverses provinces de l'empire. Une grande partie de ces captifs, établie dans le midi de l'Espagne, devint la souche de ces nombreuses familles israélites, qui surent s'y maintenir sous toutes les dominations.

Quelques auteurs placent aussi sous le règne de Titus la mort de Bilela, qui, suivant eux, aurait été la servante de Jésus-Christ, et serait venue finir sa vie en Espagne. Voici ce qui paraît avoir donné lieu à cette croyance : Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit, en Biscaye, une pierre tumulaire sur laquelle se lisait cette épitaphe : Ici repose le corps de Bilela, servante de Jésus-Christ, an cxix. Mais il faut faire attention que le nom de Bilela ne se trouve mentionné ni

dans l'Évangile, ni dans les Actes des apôtres, ni dans aucun écrivain sacré. Il paraît donc raisonnable de croire que le mot de servante est pris ici au figuré. Il est probable que le signe millénaire a été sous-entendu, ainsi que cela se rencontre quelquefois dans des inscriptions anciennes, et qu'il faut lire MCXIX (*). Alors, il serait seulement question d'une dame Bilela qui aurait pris, par piété, la qualité de servante du Seigneur.

Pendant les règnes de Domitien et de Nerva, il ne se passa rien qui se rapporte à l'histoire spéciale de l'Espagne. Il est cependant un acte du dernier de ces empereurs qu'il est nécessaire de citer : il fit choix d'un Espagnol pour lui succéder. Trajan, qu'il avait désigné, est le premier étranger qui ait été appelé à l'empire. Il était né à Italica. Il fit faire dans la Péninsule des travaux immenses ; il construisit des ponts et ouvrit des voies de communication.

A la fin de la première guerre cantabrique, une ville avait été fondée dans les Asturies pour servir de demeure aux soldats de la septième légion Gemina ; elle était située sur une colline. Les habitants obtinrent pendant le règne de Trajan l'autorisation de la reconstruire dans la plaine, à huit milles de l'ancienne, qu'ils détruisirent. Cette nouvelle cité recut le nom de Legio, d'où est venu par corruption celui de Léon.

L'empereur qui succéda à Trajan fut encore un Espagnol. Ce fut Adrien, qui était comme lui né à Italica, et qui certainement compterait parmi les plus grands hommes de l'empire, si son nom ne se trouvait immédiatement après celui de Trajan et avant ceux d'Antonin et de Marc-Aurèle.

Sous le règne de Valérien, une horde

(*) Une faute contre les règles de la langue latine qui s'est glissée dans cette inscription, doit en effet porter à penser qu'elle a été gravée lorsque la langue était corrompue, et non au temps de Titus.